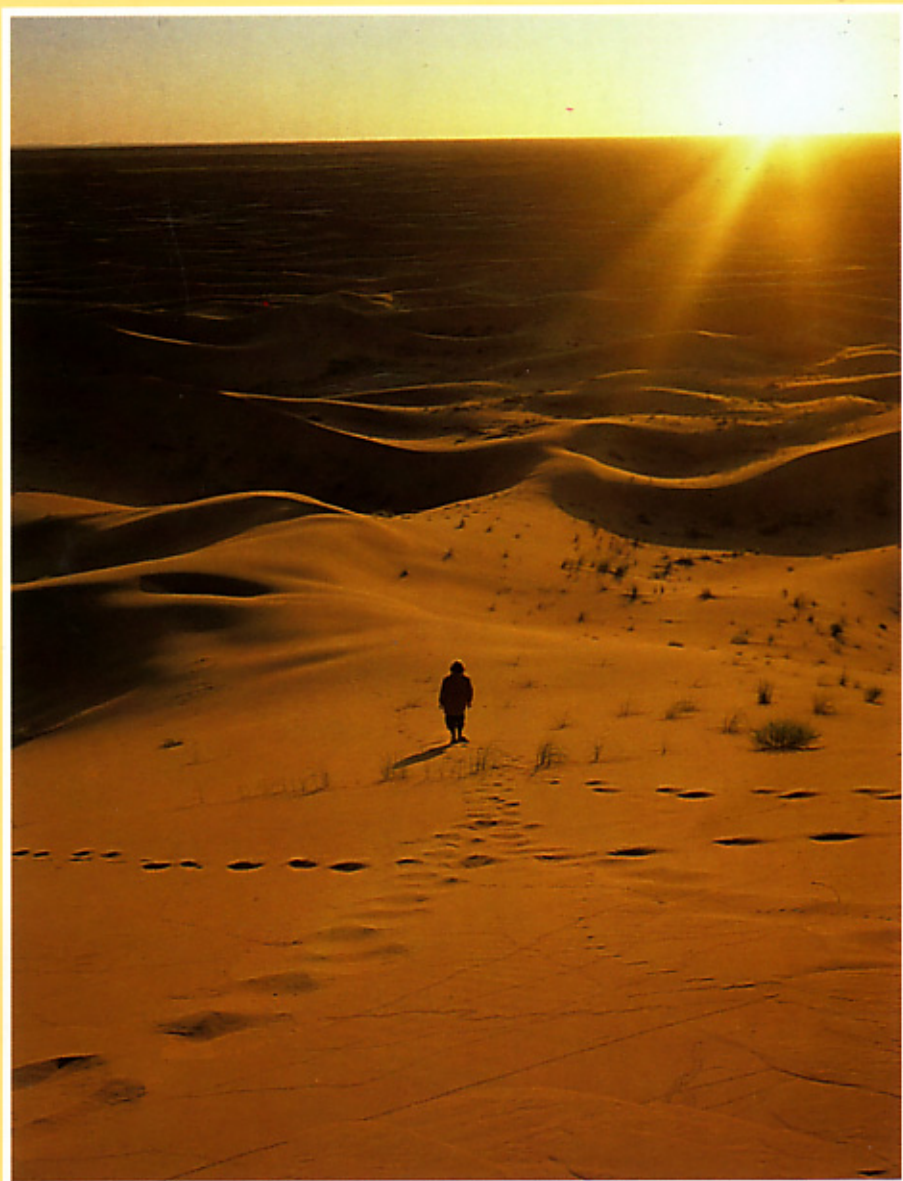


# TERRE DU CIEL

INVITATION A UN CHANGEMENT



# LE THÉÂTRE DE L'AUTHENTIQUE

rencontre avec  
**Sarah SERIEVIC**



« Je me confondais avec les personnages que je jouais.

Quand je pleurais, je ne savais plus si c'était moi ou si c'était Antigone.

Il était donc temps de prendre rendez-vous avec moi... »

**T**u as commencé par faire du théâtre. Tu fais actuellement du théâtre thérapeutique. Comment en es-tu arrivée là ?

Il faut remonter à la genèse de mon histoire. J'ai toujours aimé dire les textes. A l'école, c'était quelque chose qui me faisait beaucoup de bien. Puis, il y a eu la vie. Mon père faisait partie de ces personnes qui n'ont pas supporté de ne pas avoir été déportées en Allemagne pendant la dernière guerre. Ses frères et ses parents n'y avaient pas échappé; pourquoi lui ? Un jour, il a décidé de quitter la France sans m'en avertir. J'avais alors douze ans, l'âge de la maturité religieuse. L'âge donc, où dans une certaine société, on considère qu'il est temps de former les jeunes filles et les jeunes hommes à l'exercice de la vie. Il m'a donc mis pour un mois dans un camp militaire (il faut savoir qu'en France, comme partout ailleurs dans le monde, il existe des endroits où on éduque très tôt les enfants à la haine des autres) et il a chargé quelqu'un de m'informer de son départ pour Israël. On m'a précisé que je n'avais pas le droit de pleurer comme une mauvette, mais qu'au contraire, comme lui, je devais apprendre à me battre pour ma « patrie ». On m'a donné un fusil, j'ai donc « obéi aux ordres », comme disent les bourreaux, je n'ai pas pleuré, j'ai pris le fusil et j'ai fait l'expérience de la haine. Ce silence et ces larmes non exprimées ont tué en moi quelque chose de mon dynamisme intérieur. Cette violence refoulée que j'avais à l'égard de ceux qui la nourrissait s'est retournée contre moi-même. Cinq ans après, je me suis réveillée avec une paralysie faciale. J'étais monstrueuse : la bouche de travers, l'œil droit nettement plus haut que l'autre, la joue complètement remontée vers le haut. Ce visage-là était l'expression extérieure de la haine que j'avais intégrée en moi et que je ne me permettais pas d'exprimer à ceux à qui elle s'adressait. Je ne pouvais évidem-

ment ni parler, ni manger, ni boire, et j'étais donc sous perfusion.

Un jour, j'ai senti la goutte d'une perfusion. Cette goutte-là a réveillé tout mon être, la rage de vivre s'est imposée à moi à partir de cette maladie. Le désir de vie s'est imprégné comme une force qui allait me transcender. Une force très puissante. J'ai été jugée irrécupérable par la médecine, et j'ai prouvé qu'ils avaient tort. Et là, un nouveau défi a commencé. J'ai voulu alors me faire reconnaître. Cela n'était pas assez d'être guérie, j'ai voulu être reconnue. Ce désir d'enfant que j'avais de monter sur scène, de dire des mots, est revenu encore plus présent. Je suis arrivée au conservatoire de Paris en étant tellement sûre de ne pas être reçue que j'y suis allée pour le simple plaisir de jouer. On était 800 à passer, on en prenait 15, j'ai été reçue la première et le soir même j'étais engagée pour jouer dans un théâtre parisien. Voilà comment je suis devenue comédienne. Cela a duré quinze ans, quinze ans de jeu sur scène. Mais les autres m'identifiaient au rôle de comédienne. Cela veut dire que ma parole n'était jamais crédible. J'en souffrais terriblement, mais en fait les autres avaient raison, ma parole n'était jamais la mienne. Je me servais des mots des autres, des mots des auteurs que j'interprétais pour cacher mon inhibition à parler les miens, ceux qui ne montaient pas à ma conscience. Je me confondais avec les personnages que je jouais. Quand je pleurais, je ne savais plus si c'était moi ou si c'était Antigone. Il était donc temps de prendre rendez-vous avec moi.

**Est-ce que ce n'est pas un phénomène un peu général chez les acteurs ?**

Au conservatoire, sur une classe de quinze, il y en a douze qui sont des cas sociaux. On ne monte pas sur scène par hasard. Au cinéma, je ne sais pas. Mais ce qui est sûr, c'est que quand on monte sur scène, c'est parce qu'on ne peut pas

faire autrement. C'est vraiment une question de survie. J'ai vraiment eu besoin de me faire reconnaître sous la lumière des projecteurs et des applaudissements. C'était pour moi indispensable. C'était ma vengeance sur la vie. Jusqu'au jour où j'ai bien vu que cette lumière des projecteurs me mettait dans l'ombre de moi-même. Oui, j'étais sous les projecteurs, mais encore cachée à moi-même. J'ai alors décidé d'entreprendre un très long chemin personnel, une analyse jungienne avec une femme remarquable, et parallèlement un travail corporel avec une autre femme remarquable.

Je faisais du théâtre depuis déjà dix ans lorsque j'ai commencé. Cela faisait dix ans que j'endossais de fausses identités, les unes après les autres, derrière un vide.

### Tu ne savais pas où tu étais, toi ?

J'étais consciente d'une béance vertigineuse, mais je ne savais pas laquelle. Toutes les émotions essentielles de ma vie avaient été refoulées. Le poids des armes, le poids de la haine et l'abandon violent du père, tout était occulté ; il m'a fallu dix ans d'analyse et de travail corporel pour me ramener à la conscience de ce qui m'empêchait d'exister : la personne que j'étais était cachée derrière les personnages que j'incarnais. Voilà pourquoi la profession d'acteur est périlleuse pour ceux dont la structure personnelle est fragile. Plus l'identité individuelle est faible, plus le travail d'acteur est dangereux, car c'est une épreuve d'identité.

Ce travail jungien a été très important, car j'ai alors senti naître la lumière qui était en moi, la mienne. Plus celle des projecteurs, la mienne ! Il a fallu passer par ces dix ans d'analyse pour que je découvre ma propre lumière, pour advenir à moi-même.

### La lumière des projecteurs a du coup acquis de moins en moins d'importance ?

Oui, de moins en moins. Et c'est alors que j'ai rencontré Gitta Mallasz. Un jour, où la lumière commençait à se faire à l'intérieur de moi, j'ai rencontré les *Dialogues avec l'ange*. Ce livre a été pour moi vraiment très important.

En fait, je ne comprenais rien d'ailleurs, mais cela parlait à mon être.

Je le sentais, et cela m'habitait. J'ai alors voulu rencontrer Gitta. Je me disais : si je suis actrice, c'est pour transmettre cela. C'est pour ça que j'ai choisi ce métier, j'ai ça à dire, j'ai ça à faire. Mais Gitta, qui était le contraire du spectacle, a hurlé de rire en disant : « Mais vous n'avez rien compris, mon petit ! Vous n'avez rien compris ! C'est un voyage intérieur, il n'est pas question de mettre cela en scène. Vous pensez bien que vous n'êtes pas la première à me le demander. Vous n'avez rien compris ! » Et alors cela m'a fait rire et cet éclat de rire a fait qu'on a pu ensuite envisager quand même de travailler ensemble, mais de travailler en mettant le livre sur magnétophone à l'intention des non-voyants. Eux aussi avaient besoin de recevoir ce message que l'ange avait transmis à travers elle.

J'ai rencontré Gitta, ou la vie - moi, je dis la vie -, le jour de mon anniversaire alors que je portais la vie dans mon ventre, un petit garçon que j'allais appeler Raphaël, ce qui veut dire « Dieu a guéri » en hébreu. Déjà le moment de la rencontre a été formidable. J'étais tellement émoustillée à l'idée de ce rendez-vous que comme toujours dans ce cas-là, j'étais en avance. Je vois une jeune fille de quatre-vingts ans qui pouvait ressembler à Gitta, je m'approche d'elle et d'une voix très admirative je dis : « C'est vous Gitta ? » Et elle me répond : « Ah ! parce que tu me vouvoies, tu me prends pour un spécimen d'animal spirituel ! O.K., tu as raison, admire-moi, j'adore ça ! ». La glace était rompue, elle avait déclenché notre premier fou-rire. Et puis elle dit : « D'abord, à quoi tu m'as reconnue ? » On avait le même manteau ! Elle avait quatre-vingts ans, j'en avais trente-cinq, et on avait le même manteau ! Alors, d'un ton moqueur et très naturel, je lui réponds : « Eh bien ! regarde, je t'ai reconnue au manteau ». Voilà comment on s'est rencontrées, voilà comment on a enregistré les *Dialogues* ensemble et voilà comment elle m'a dit un jour : « Tu n'es pas " actrice marionnette ", tu rayannes la vie, tu dois la transmettre, tu es faite pour ça ». J'avais envie d'être actrice encore, et je ne comprenais pas ce

qu'elle voulait dire. Elle ajoute. « Tu dois trouver ton théâtre à toi, le tien ». Je ne comprenais pas comment trouver le mien, qui j'étais pour trouver le mien. Une autre fois, suite à une conférence que Gitta donnait à la Sorbonne, on manquait d'ouvreuses. C'est alors que je me suis proposée pour aider en tant qu'ouvreuse, mais vraiment dans la joie du service. Après sa conférence, elle m'a écrit sur une carte : « Sarah a trouvé sa tâche évidente, elle est ouvreuse des anges ». Puis avec un clin d'œil malicieux : « Maintenant tu te démerdes pour trouver comment ! » C'est alors que j'ai entendu parler d'Anne Ancelin Schützenberger et du psychodrame. Pendant quatre ans, j'ai travaillé avec elle. J'ai appris à me mettre moi-même en scène et à travailler mes émotions par la parole associée au mouvement du corps. A partir de là, tout a pris un sens, la boucle était bouclée. J'allais à mon tour retourner le projecteur sur les autres pour leur renvoyer l'image de leur profondeur. Voilà comment j'ai trouvé le sens de ma vocation.

### Tu as arrêté le théâtre ?

Il y a un mouvement de vie qui fait que tout se fait naturellement. Je n'ai jamais rien arrêté. Un jour, il m'a été demandé par hasard, de travailler avec des enfants. C'étaient des enfants prétendument gâtés, qui venaient d'une société truquée et qui étaient démunis d'amour. On a fait un long travail ensemble, et c'était formidable. J'ai dû arrêter parce que les parents ne comprenaient pas ce qui se passait. Ils étaient eux-mêmes trop en décalage avec ce qu'on faisait. C'était le contraire du théâtre. Les parents m'avaient confié les enfants pour que je leur apprenne les bonnes manières, mais avec moi, c'était l'inverse. J'enlevais le masque, j'enlevais les costumes et les faux-semblants. Evidemment, les parents qui n'avaient pas fait ce travail, étaient inquiets. Mais il y avait un père artiste à une séance ; il avait vu le travail, et était vraiment très intéressé. Il m'a demandé de faire le même travail avec des conseillers financiers. Alors là, j'ai eu très peur ! La planète argent, c'était vraiment quelque chose que je n'avais pas envie

d'aborder. C'était tellement à des années lumière de moi que je m'en sentais vraiment incapable. Et en même temps, un nouveau défi de la vie se présentait à moi ; j'ai accepté.

### **C'était la première fois où tu animais pour des adultes ?**

Oui. J'ai eu un trac fou. Pire qu'en montant sur scène. Maintenant, cela dure depuis quatre ans, et il se passe toujours la même chose. Autrefois, à chaque fois que je montais sur scène, je me disais : « Demain j'arrête. » Et maintenant chaque fois que j'anime, je me dis « Il faut que je trouve un autre métier. » Mais au bout de quelques minutes, c'est fini, il y a la lumière qui passe, il y a le potentiel dont l'autre est porteur que je reçois. Que je reçois et



*Lors du tournage d'un film canadien.*

que je lui renvoie. Très tôt j'ai senti cela, et c'est là où j'ai trouvé l'énergie de faire ce travail.

### **Peux-tu préciser ce qu'est ce travail que tu fais maintenant beaucoup en entreprises, et un peu aussi avec des particuliers ?**

On nous apprend très tôt à porter des masques, à sourire à ceux qui nous déplaisent, à ne pas montrer qu'on a mal quand on est blessé, à ne pas pleurer surtout si on a la malchance d'être un petit garçon et à ne pas rire trop fort pour ne pas déranger, bref à sourire pour la photo et à mourir à notre dynamisme intérieur.

Le travail que je propose c'est le contraire. C'est le sans masque, sans costume, sans bonne éducation, une

parole libre dans un espace de liberté. L'enfant, par le jeu, construit un monde dans lequel il va satisfaire un besoin très concret, celui de dire ce qui le dérange. Il installe sa poupée, il dit : « Ça, c'est maman » et il entame un dialogue avec maman, qui n'est pas là, pour lui dire tout ce qu'il a sur le cœur. Par ce biais, il accomplit un acte symbolique qui va lui permettre de passer à autre chose. Quand maman rentrera, il pourra dire son sentiment sans dévouer ni refouler. Dans mes stages, on fait la même chose, mais aussi on va retrouver l'état d'enfant, non pas pour fuir le monde mais pour retrouver notre élan authentique. On va mettre en scène une situation de frustration, on va démolir l'image, la reconstruire et la réinventer avec d'autres gestes, d'autres mots ou peut-être les mêmes mais dans un ordre différent.

Il n'y a pas de lieu dans la vie où on peut faire ça. Par cette distanciation, le protagoniste va devenir l'avocat de lui-même, il va prendre conscience que c'est lui qui porte les réponses à son propre avancement. Quand une situation est bloquée, on peut aller jusqu'à la caricature car elle est un moyen d'aller dans l'énorme de ce que nous pourrions être. Dans une situation, il y a quelquefois un détail qui entrave la communication. Ce détail va être magnifié, extrapolé jusqu'au rire. C'est la démesure qui nous guérit. Sinon, on reste coincé dans un petit inacceptable que l'on passe son temps à cacher à soi-même et aux autres.

Quand on est trop impliqué dans une émotion, on n'a pas la distance nécessaire pour se souvenir de ce qui s'est réellement passé, c'est ce qui fait que dans la non-conscience, nous répétons souvent des comportements qui deviennent des réactions et non plus des actions. Par le jeu de rôle, le mouvement du corps va entraîner une association de pensée qui cette fois sera formulée puisqu'elle est vécue dans la conscience. Cette parole formulée délivre de l'incompréhension et du nonsens. Le pire de la souffrance, c'est quand elle se dissout dans le néant, c'est le tragique de la condition humaine. En formulant ce qui fait souffrir, on s'en délivre. Cette fois le protagoniste

va « faire appel », il va plaider sa souffrance pour qu'elle soit reconnue. Le groupe va réagir en écho à ce qui se joue, cette souffrance va pour un moment devenir le centre du monde, un départ pour advenir à la réalité de celui qui s'exprime. Cette souffrance exposée va délivrer chaque membre du groupe car c'est notre humanité qui est mise en jeu. Chacun porte en lui tout le kaléidoscope humain du pire au meilleur. Le théâtre révèle que tous les personnages sont en nous, c'est ça qui a fonction de soutien de groupe. Ce sont les sentiments universels qui sont travaillés.

Celui qui s'est engagé dans une action a fait acte de confiance et d'amour, le groupe va lui renvoyer de l'amour et du respect.

Ce travail s'adresse à l'humain intégral, c'est-à-dire que ça ne reste pas au niveau de l'intellect. Par ce mouvement, l'énergie descend dans la conscience corporelle, le mouvement s'incarne dans toute la personne, c'est en cela qu'il a fonction de réparation unificatrice.

On ne peut pas changer le passé, mais on peut changer l'incidence qu'il a sur le présent. La vie ne peut pas être réparée dans son passé, mais elle peut être recréée par la répétition symbolique qui va donner un sens à une parole vide. Toute deuxième fois est la libération de la première. On va rénover ce que le temps a usé. « Trouver une réponse nouvelle à une situation ancienne », selon l'expression de Moreno, instigateur du psychodrame.

Le théâtre thérapeutique est pour moi la forme suprême du théâtre, en ce sens que c'est autant un art qu'une science. On reconvertit le passé pour donner un sens au présent qui devient sacré. Pour moi, il n'y a que le présent qui est sacré et dans ce domaine on est tous des apprentis. Personne n'est achevé, on est toujours perfectible, c'est ça la plus haute expression de la liberté humaine. ♥

*pour aller plus loin*

Sarah Serievic animera deux stages cet été avec TERRE DU CIEL - du 23 au 29 juillet et du 6 au 12 août - sur le thème « Etre acteur de sa vie ».

Sarah Serievic

Tél. : 01 47 47 60 32

[www.sarah-serievic.com](http://www.sarah-serievic.com)